

**L'arbre, accueil naturel et culturel de loisirs pour grimpeurs
contemporains**

Sébastien MOLENAT

Doctorant sous la direction de Jean Louis Fabiani

EHESS LAHIC, UMR CNRS 2558 PARIS

sebastien.molenat@laposte.net

82 Rue Roquebrune 13004 MARSEILLE

EHESS 54 Boulevard Raspail 75006 PARIS



2èmes journées de recherches en sciences sociales

INRA SFER CIRAD

11 & 12 décembre 2008 – LILLE, France

Résumé :

L'arbre abri vital pour nos sociétés originelles est aujourd'hui investi par des grimpeurs aux mobiles et modalités culturelles diverses.

Depuis 2000, nous menons une étude visant à donner un sens social à cette action «naturelle» de grimper dans l'arbre. Pour pouvoir saisir cette activité en tant que construction sociale contemporaine ayant du sens, notre méthode est de type ethnographique au sein de la communauté sociale des grimpeurs d'arbres : les accrobranchés et leurs émules.

L'observation sous l'angle de pratique culturelle comme pratique sociale corollaire de la grimpe d'arbre nous semble un point de vue d'analyse fructueux pour expliquer l'engouement actuel pour cette activité. En effet, la fonction naturelle de l'arbre, support et objet physique de grimpe se combine avec la fonction de lieu d'investissement culturel traditionnel.

A travers la construction d'une typologie, nous dégagerons des lieux emblématiques d'un groupe de pratiquants. Nous montrerons la forte homologie structurale entre les caractéristiques sociales des grimpeurs, leur style de vie, leur consommation de loisir, de nature et leurs goûts privilégiés pour tel « arbre-lieu culturel ». Six idéaux types seront dégagés : l'arbre-cabane d'enfance associé au groupe Peter pan, l'arbre-gymnase des sportifs, l'arbre-affût des naturalistes, l'arbre-cirque des artistes, l'arbre-squat des militants, l'arbre-nid des intimistes.

Mots clés : Arbre, Lieu, Grimpeur, Nature, Culture

Depuis 2000, nous menons une étude sociologique sur la « grimpe d'arbres », afin de donner un sens social à cette action « primaire » aujourd'hui devenu loisir contemporain. Nos enquêtes ethnographiques (observation participante et entretien), au sein du réseau associatif et instituant de cette activité en France, *Accrobranchés* et ses émules, nous ont permis d'analyser les modalités de pratique de grimpe d'arbres. Dans cette activité, le rôle de l'arbre est double, support de grimpe et objet d'investissement.

L'observation sous l'angle de pratique culturelle traditionnelle comme pratique sociale corollaire de la grimpe d'arbre, nous semble un point de vue d'analyse fructueux pour expliquer en partie l'engouement actuel pour cette activité dans l'arbre - 50000 pratiquants en 2006 (source : Syndicat National des Grimpeurs Encadrant dans les Arbres)

La grimpe d'arbre, objet de notre étude se différencie des parcs aventures. Entre ces deux activités une distinction visuelle s'observe, contrairement aux parcs aventures, la grimpe d'arbre se concentre dans le cœur du houppier et le matériel mobile utilisé permet de laisser aucune trace de l'activité. Bien que le ministère de la jeunesse et des sports sépare clairement ces deux activités qui utilisent chacune l'arbre comme support, un amalgame sémantique sur le mot « Accrobranche » entretient une confusion. Fort du succès social de ce loisir, les dictionnaires usuels de langue française, Le Larousse et Le Robert ont intégré dans leur édition 2007 le terme déposé « Accrobranche » selon son nouvel usage social élargi : « Activité de plein air qui se pratique sur un site forestier aménagé et qui consiste à se déplacer de branche en branche ou d'arbre en arbre » (le nouveau Petit Robert de langue française).

L'analyse ethnologique de la grimpe d'arbre au travers du filtre des pratiques culturelles effectuées dans l'arbre permet d'éviter toute confusion.

Nous allons donc tenter de distinguer des figures de lieu culturel traditionnel derrière les mobiles dominant de grimpe et les modalités effectives ou imaginés d'usage de l'arbre.

A l'aide de la construction d'une typologie nous montrerons comment l'arbre, élément naturel subit un processus d'investissement culturel par les grimpeurs d'arbres contemporains pour devenir un lieu culturel très varié.

Notre hypothèse sous-tend que les espaces, les temps investis et les relations sociales pour pratiquer « l'arbre lieu culturel » sont fortement liés au choix quant à la finalité vécue et /ou imaginée autour des profits culturels, symboliques, corporels et sociaux attendus.

Rejoignant la pensée de Marcel Mauss et de sa classification des techniques du corps qui s'appuyant sur son expérience personnelle du grimper nous indique: « Je peux vous dire que je suis très mauvais grimpeur à l'arbre -passable en montagne et sur le rocher. Différence d'éducation, par conséquent de méthode » (Marcel Mauss, 1949 : 381), nous montrerons l'existence d'une forte homologie structurale entre les caractéristiques sociales des grimpeurs, leur style de vie, leur consommation de loisir, de nature et les goûts pour tel ou tel type de grimpe dans l'arbre.

Six idéaux types « arbre-lieu culturel » emblématiques d'un type de pratiquants peuvent être dégagés : l'arbre-cabane d'enfance du groupe Peter pan, l'arbre-gymnase des sportifs, l'arbre-affût des naturalistes, l'arbre-cirque des artistes, l'arbre-squat des militants, l'arbre-nid des intimistes.

Pour le profane la distinction de ces différentes formes de pratiques culturelles est peu visible car tous les grimpeurs préservent la naturalité physique de l'arbre. Mais si on observe dans les détails la pratique, les discours et les imaginaires sociaux des grimpeurs, des figures de lieu culturel traditionnel émergent.

L'arbre cache une forêt de pratiques culturelles

L'arbre cabane d'enfance

Depuis peu l'aménagement de cabanes perchées suscite un engouement social. De nombreuses entreprises commerciales proposent sur des arbres privés des cabanes livrées clefs en mains. Des chambres d'hôtes dans les arbres se développent, et des stars des médias (PPDA, Yann Arthus Bertrand) se font interviewées en hauteur dans leur cabane.

Mais au-delà de ces abris, véritables constructions pérennes, l'arbre constitue sans aménagement matériel supplémentaire une véritable maison onirique. Beaucoup de grimpeurs d'arbres rejoignent la pensée de Bachelard (1943 :158) pour qui « L'arbre est vraiment une demeure, une sorte de château du rêve ».

Ici, l'espace naturel est confondu avec celui de la maison. Dans le cèdre, José vit les bouts de branches comme des balcons, Nathalie discute avec ses amis sur les charpentières (branches maîtresses) d'un gros chêne et s'imagine dans le salon, pour des membres de « *L'arbre à Lutik* » en été, dans le houppier (cœur de l'arbre) il y a la « *clim* ».

Dans l'arbre le renforcement du lien social est recherché, le tutoiement s'impose. On grimpe à plusieurs, entre amis, mais aussi en famille, à l'image du roman de Truman Capote *La harpe d'herbes* plusieurs générations partagent le huppier. Cet espace original nous convie à des moments de vie. Céline a fêté ses 25 ans avec 8 copains dans un hêtre. Plus courant, le panier pique nique accroché à une corde, que l'on se partage, suivi de la sieste dans la fourche d'une branche ou sur des hamacs. Cette pratique n'est pas sans rappeler le temps révolu des guinguettes dans les arbres à Robinson (banlieue sud de Paris) où « Les restaurants aériens, installés dans le creux des châtaigniers immenses, font l'originalité du lieu. Au début du XX^e siècle on y compte jusqu'à trente établissements » (Bauby.F, 2004 : 71). Plus simplement, dans l'arbre, avec uniquement un bon livre dans les mains, les grimpeurs rêvent de la vie des *Robinsons suisses* de J.R Wyss, du *Baron perché* d'Italo Calvino ou du *Prince de central Park* d'Ewan Rhodes. Rares sont les nuits dans l'arbre, jugées trop inconfortables et anxiogènes, mais qui paradoxalement alimentent fortement l'imaginaire des grimpeurs. .

Au-delà d'une réminiscence de l'homme arboricole décrit par Jack London dans *Avant Adam* (1907), les grimpeurs d'arbres contemporains semblent atteints du *Syndrome de Peter pan* (Dan Kiley : 1983), car comme pour Marguerite Duras *Des journées entières dans les arbres* évoquent l'enfance perdue. Tous ont la conviction de retrouver quelque chose d'authentique à travers la pratique de la cabane d'arbre qui renoue avec les plaisirs de jeunesse. Les dessins animés *Tom Sawyer et Huckleberry Finn* (inspiré du roman de Mark Twain), *Robin des bois*, *Merlin l'enchanteur*, les contes de Grimm et Perrault, *Le Chêne parlant* de Georges Sand, *Le livre de la jungle* de Kipling, alimentent l'imaginaire. Dans l'arbre, les souvenirs d'enfance sont réactivés, avec selon les grimpeurs, les moments de cueillette, les cachettes, la balançoire, les interdits des arbres du voisin, les imitations de Tarzan ou du singe, le scoutisme.

La grimpe dans les arbres agit comme une véritable madeleine de Proust. Souvent associée à la cabane, cette activité occupe le haut du palmarès des évocations de l'enfance chez les adultes. Le roman *La guerre des boutons* de Louis Pergaud, nous l'atteste. Camus et son émule et rival Touegueule juchés sur leur arbre, sont les héros des batailles rangées entre les enfants. Ces deux jeunes grimpeurs d'arbres et la cabane du groupe des Longeverne occupent une place centrale dans le récit de ce classique de la littérature française basé sur la nostalgie de l'enfance.

Pour vivre cet arbre-cabane, les pratiquants investissent généralement un feuillu, au houppier très évasé et à l'accès aisé (branches basses). Pour Céline l'arbre idéal c'est le hêtre « *avec sa peau lisse, ses branches étalées, il offre un accueil naturel, et son feuillage forme une bulle protégée de la vue* ». Pour justifier la passion enfantine des cabanes et des tentes, R.Barthes (1957 : 75) considère que « s'enclorre et s'installer tel est le rêve existentiel de l'enfance ». La recherche de paroi naturelle conduit à une pratique saisonnière marquée (printemps et été). Les arbres recherchés sont implantés au fond du jardin, dans des parcs ou en lisière de forêt. Rêveries de citadins, paradoxalement ils en rappellent les repères, comme Aida qui aime grimper dans le hêtre du square de son HLM pour avoir une autre vision de son habitat. Dans l'arbre ces grimpeurs « Peter pan » sont comme sur « l'île mystérieuse (de Jules Verne) ou l'homme enfant réinvente le monde, l'emplit, l'enclot, s'y enferme » (Barthes, op.cit :75).

La transformation de la fonction naturelle de l'arbre en cabane perchée semble être communément partagée, car attachée à l'enfance, elle bénéficie ici d'une légitimité culturelle biographique.

L'arbre gymnase

A la fin des années 80, l'arbre jusqu'à présent décor naturel des pratiques physiques de plein air en devient un des supports nouveaux. En effet, la grimpe d'arbre n'a pas échappé aux tendances sociales d'émergence des activités sportives nouvelles, basées d'après C.Pociello (1994 :167-172) sur l'écologisation, l'hybridation, la personnalisation, la technologisation et la mise en forme aventureuse des activités corporelles. Guillaume boulimique d'activités de pleine nature a fondé en 1991 « *La plongée des cimes* » car il restait pour lui un seul espace à investir entre terre et ciel : l'arbre. En 1986 des arboristes élagueurs se forment à la taille douce, technique qui constitue à l'aide de cordes et de scie et non plus de nacelle et de tronçonneuse à tailler raisonnablement les arbres, mais certains transfèrent leur savoir-faire professionnel acquis dans le houppier pour créer à Annonay en 1989 le loisir *Accrobranche*.

Ces sportifs issus principalement des domaines de la montagne et de la mer et ces élagueurs se rejoignent sur l'investissement physique dans leur activité. Ces hommes jeunes recherchent l'amélioration de la vitesse de progression dans l'arbre ou bien tentent de gravir les plus grands arbres d'une forêt, d'un pays, d'un continent ; record et rendement se confondent.

La passion est totale, Guillaume après avoir regardé *Ushuaia* est parti grimper sur des lianes immenses au Costa Rica, « *dans des endroits ou jamais l'homme n'a mis les pieds !* ». Patrick Bérault et Jean Louis Etienne, sont des aventuriers admirés.

Les codes du monde sportif sont transférés à l'arbre, Guillaume selon sa difficulté de grimpe lui attribue une cotation et le recense sur un topo comme une falaise d'escalade. Rapidement des compétitions voient le jour, dès 1992 la Société Française d'Arboriculture organise des championnats, des cibles placées dans l'arbre doivent être atteintes dans un moindre temps et selon la meilleure technique. La Fédération Française de Montagne et d'Escalade crée en 2001 le diplôme d'entraîneur d'Escalad'arbres.

En dehors des rencontres, ces grimpeurs s'entraînent toute l'année (hiver compris) et hebdomadairement sur des arbres aux caractéristiques physiques particulières, comme ceux grands et larges des parcs d'ornements ou sauvages comme dans les forêts primaires. Dans les résineux, la grimpe s'effectue proche du tronc sur des branches en échelle, nécessitant un effort répétitif et soutenu suivant la hauteur, pour Loïc le marin « *c'est le mât du gabier* ». Au contraire, les feuillus par leur volume proposent des déplacements latéraux très techniques en bout de branche.

Sur ces « agrès » naturels le grimpeur gymnaste est seul ou en cordée pour rester concentré, car dans l'arbre, selon Renaud « *tu ne rêves pas avec des écorces dans les mains et des branches cassantes sous les pieds* ». Pour s'assurer, un matériel de plus en plus technique et spécifique est employé : corde, baudrier, grappin, des inventions hybrides apparaissent telle « *l'arbralonge* », issue de l'escalade mais modifiée pour un usage dans les arbres.

L'utilisation de la grimpe d'arbre comme support d'entraînement corporel n'est pas nouvelle. Georges Hebert, a décrit très en détail à l'aide de nombreux dessins et photos les techniques motrices de grimpe d'arbre (1943). Cependant il nous semble que cette étude est davantage animée par une volonté de recensement exhaustif des techniques du corps, que par un souci d'imposer la grimpe d'arbre comme activité centrale de la méthode naturelle. En effet les expériences concrètes d'Hebert en matière de grimpe d'arbre semble se limiter à « un usage opportuniste des ressources de la nature » (Sylvain Villaret, 2006 : 214). Les implantations des centres d'éducation dans des châteaux ornés d'arbres majestueux et le manque d'installations sportives spécialisées, comme à La Londe-les-Maures ont favorisés l'exercice physique dans les arbres.

La technique corporelle hautement technologisée permet de réinvestir la nature de l'arbre qui s'apparente ainsi à un gymnase lieu historique et symbolique de l'usage du corps par l'institution sportive

L'arbre affût

L'arbre, par sa richesse écologique est l'objet de nombreuses recherches scientifiques et des connaissances sont vulgarisées dans diverses publications grands publics. Pour observer la canopée (strate supérieure) de la forêt amazonienne le botaniste Francis Hallé a conçu un « *Radeau des cimes* » sorte de montgolfière-araignée géante qui se pose sur le sommet des arbres.

A la fin des années 90 le récit de cette expérience très médiatisée et la démocratisation des techniques de grimpe d'arbres vont modifier en partie les pratiques sociales du monde des naturalistes en intéressant des trentenaires actifs, écologistes, lecteurs des revues La Hulotte, La garance voyageuse, auditeurs de JM Pelt, proches des réseaux d'éducation à l'environnement. Les membres de l'association parisienne « *Aye Aye* » (lèmurien) après avoir observé longuement les arbres sur le plancher des vaches ont décidé d'y grimper en créant en 1998 « *la Randonnée arboricole* », pour changer de regard et offrir une nouvelle dimension à leur activité naturaliste.

Dans l'arbre, cordes et baudriers en plus, leur sac à dos reste le même : guide de reconnaissance des espèces végétales et animales, jumelles, appeau, appareil photo, enregistreur de chants d'oiseaux, boîte pour conservation de feuilles ou de graines.

Ils grimpent en groupe restreint pour ne pas déranger la nature et échanger des connaissances entre enseignants, forestiers, animateurs socioculturels. Des arbres « *remarquables* » par leur intérêt écologique sont grimpés, dans les parcs urbains pour « *sanctuariser* » la nature en ville ou dans la hêtraie-sapinière pour « *s'enforester* » dans la sauvagerie.

Dans l'arbre, deux affûts sont privilégiés, sur les branches basses pour surplomber la faune et à la cime pour observer le paysage. Au cours de la progression dans le houppier, l'arbre lui-même suscite l'intérêt naturaliste.

Opposés aux chasseurs et à leur palombière, ces grimpeurs écologistes militent pour la préservation de la biodiversité. Soucieux d'un développement durable ils rédigent des codes de déontologie pour protéger l'arbre, ne grimpent pas en hiver, mettent en jachère des sites, utilisent un équipement protecteur et font des études d'impact phytosanitaire de leur activité. Ils militent pour la « wilderness » et soutiennent les dernières ethnies au pratique arboricole notamment les ramasseurs de miel d'Indonésie et le peuple des Korowai qui vie dans de fragiles huttes perchées de Nouvelle Guinée.

La grimpe d'arbre permet un élargissement culturel, l'arbre devenant à la fois sujet et lieu d'observation, et davantage encore si on se réfère à la pensée de Robert Harisson (1992 :285), pour qui « Les forêts suscitent un intérêt écologique qui les dépasse, dans la mesure où elles sont devenues les métonymies de la terre entière ».

Avec cette activité, les consommateurs de loisir écologique transfèrent leur pratique traditionnelle terrestre sur un support plus aérien. L'arbre est transformé en un affût, lieu culturellement dédié à la pratique naturaliste.

L'arbre cirque

Depuis les premiers paysages picturaux l'arbre est très présent dans la peinture, avec la grimpe d'arbres cet élément naturel va être visité par de nombreux arts.

Pour les grimpeurs de « *Forest trio* » « *la forêt est une salle de concert permanente à l'acoustique formidable avec les oiseaux, les craquements du bois, dans l'arbre la stéréophonie est totale* ». Tel le tableau de Rubens « la ronde paysanne » (1633), ces Accrobranchés musiciens classiques sont spontanément montés dans l'arbre avec leur instrument pour répéter et jouer au-dessus du public, comme au festival d'Aix les bains qui depuis 2000 se consacre à la musique dans l'arbre. Dans son jardin, José joue de l'« *Arbrasson* » son idiophone à bois frotté qu'il vient de fabriquer.

Pour les grimpeurs de « Cimes en scène », l'arbre constitue un immense chapiteau, les branches servent de portique pour installer des cordes et accessoires artistiques en tout genre. Ces artistes, issus pour beaucoup du monde des spectacles de rue créent des numéros en

utilisant tout le volume du houppier. Les « *Royal de luxe* » ont ouvert la voie avec la production aérienne *La maison dans l'arbre* présentée en 1987 à Toulouse. Au festival d'Aurillac cette année une dizaine de grimpeurs présentait des créations dans l'arbre, Cédric « *le Garçon perché* » colporteur d'histoire à dormir dans les arbres est resté quatre jours dans un square, et sur un arbre voisin, Philippe d' « *Abracadarbre* » faisait le clown.

La danse n'est pas absente de ce rendez-vous, Armelle s'enroule gracieusement avec les branches. Déjà dans les années 60 la chorégraphe américaine Anne Halprin clamait dans les arbres à ses danseurs « *devenez une partie de la forêt et vous vivrez une expérience corporelle intense* ». Ces artistes établissent des performances, souvent évolutives et parfois interactives. Certains grimpeurs sculpteurs ou plasticiens proches du land art et de l'Arte Povera, créent et exposent leur œuvre dans l'arbre, pour *Respirer l'ombre* comme Guiseppe Penone. Tout comme Ernest Pignon Ernest et ses *Arbrorigènes* du Jardin du Luxembourg (1984), Vincent s'inspirant de *La nef des fous* de Jérôme Bosch construit et installe des bateaux en bambous dans l'arbre, « *pour faire rêver* ».

Ces pratiques restent événementielles et dépendent de programmations artistiques, comme le « *Festivarbres* » de Valence, ce qui entraîne une création relativement saisonnière (été). Ces grimpeurs artistes complètent leur année en travaillant comme intermittents du spectacle ou élagueur, maintenant ainsi le contact avec l'art et l'arbre.

Avec la grimpe d'arbre, on assiste à un renouvellement de la création basé sur un changement du lieu de production artistique. L'arbre par sa forme naturelle et son implantation urbaine sur des lieux publics ne pouvait être qu'associé au chapiteau du cirque.

On assiste à un véritable foisonnement créatif dans l'arbre qui devient un lieu culturel luxuriant où les codes artistiques conventionnels sont revisités. L'arbre devient le cirque naturel d'une transplantation culturelle féconde.

L'arbre squat

L'arbre, symbole écologique constitue un enjeu politique des problématiques d'aménagement. Cette dimension est bien mise en évidence par Eric Rohmer dans son film *L'arbre, le maire, la médiathèque*. Aujourd'hui l'arbre est défendu par des militants qui squattent son houppier afin de le protéger de la destruction. En occupant pendant 3 mois (fin 2003) un platane «

insoumis » du parc Mistral de Grenoble, Yvan est rentré en « *résistance arboricole* » afin d'infléchir le rapport de force politique local et interpeller la société sur la place de la nature et du citoyen. Pour ces grimpeurs éco-citoyens la militance classique a montré ses limites, et ils souhaitent pacifiquement participer à des actes de désobéissance civique.

En France ce phénomène est nouveau mais s'étend, il s'inspire pour une part de mouvement né aux USA dans les années 80 autour de la deep ecology avec les Ecowarriors. Récemment (1997-98) Julie Butterfly, aidée par des artistes comme Joan Baez et Ben Harper, a marqué les esprits en squattant pendant 2 ans un séquoia géant menacé. Une littérature américaine comme *Les amis de la terre* de TC Boyle ou *Pourquoi j'ai mangé mon père* de Roy Lewis, où les personnages centraux résistent au progrès en vivant dans les arbres, alimente l'imaginaire de ce type d'action. Les grimpeurs squatteurs partagent l'univers de la Bande dessinée, dont celle de Larcenet et son *Retour à la terre*, des dessins animés japonais comme *Pompoko* de Miyazaki, et certains s'identifient au village des *Ewoks* dans le film le *Retour du Jedi* ou aux *Elfes sylvains* du *Seigneur des anneaux* de J.R.R Tolkien.

Ces occupants illicites des arbres sont des jeunes garçons et filles de 20-25 ans, possédant une expérience militante récente mais intense, guidés par l'action spontanée malgré leur éloignement géographique. Ils ont horreur d'être catalogués, de peur d'être récupérés mais on peut les rapprocher des combats du « Droit Au Logement », ou contre les « OGM » et de ceux de l'association éco citoyenne « Les robins des Bois ».

L'arbre investi constitue l'arbre à défendre, situé en ville contre un projet immobilier ou en forêt contre un projet routier. Les grimpeurs squatteurs s'organisent en tribu pour tenir le siège permanent avec des tours de gardes, à Grenoble ils étaient une trentaine sur 12 arbres.

Chacun apporte sa compétence, les grimpeurs élagueurs assurent la technique de corde ; les techniciens du spectacle aménagent les abris perchés, sans clou planté, avec banderole, bâche, filet, palette de chantier ; les étudiants assurent la diffusion et communication de l'action. Dans ces arbres où l'on a concédé quelques aménagements contre nature, on mange, dort, jongle, écoute de la musique. La rusticité des lieux impose des concessions à l'hygiène privée. La barbe, les cheveux longs, les fripes constituent des signes de reconnaissances. Des meetings sont organisés avec des sympathisants autour d'un feu au pied de l'arbre.

L'arbre squat produit un renforcement d'image, une redondance de message sur la fragilité à protéger. L'arbre menacé d'abattage révèle la fragilité de la nature et le squat abri culturellement attaché à la précarité montre la fragilité sociale.

L'arbre nid

« L'arbre est un nid dès qu'un grand rêveur se cache dans l'arbre » beaucoup de grimpeurs se retrouvent dans la pensée de Bachelard (1957 : 235).

Avec la grimpe d'arbre le vécu semble rejoindre le rêve et produit cette sensation paradoxale « *d'immensité intime* » Marc de l'association « Des racines à la cime » affectionne les « *cures sylvatiques* », seul, assis à califourchon sur une branche, grâce à un léger balancement il ressent une paix intérieure, « ce nid des hauts des cimes n'a pas la tiédeur des nids terrestres » (Bachelard, op.cit : 237).

Pour ces grimpeurs hommes et femmes d'âge mûr, formés en psychologie, sensibles aux médecines douces et alternatives (homéopathie), pratiquants des disciplines orientales (yoga, tai chi) ou ésotérique (horoscope des druides), lecteurs de Carlos Castaneda, l'arbre agit comme un transcendant psychologique, à l'instar de *la nature* pour Emerson, ou bien de

Walden ou la vie dans les bois pour H.D.Thoreau.

L'image du nid originel est très présente. Quand Mehdi grimpe en haut du cèdre de l'Atlas il pense « *c'est un immigré comme moi, mais arbre noble il est intégré au paysage français* » Pour Pierre « *l'homme primitif vivait dans les arbres, y retourner c'est un peu se retrouver* ». Le modèle du nid, fragile construction confondu à la nature convient à ces grimpeurs, qui dans leur corps à corps étroit avec l'arbre finissent par s'unir, *Les métamorphoses végétales* d'Ovide ne sont pas loin. Claire aime rester collée au tronc et l'enlace pour puiser toute l'énergie de l'arbre rappelant la chanson de Barbara « y a un arbre je m'y colle, dans le petit bois de Saint Amand » Leur végétalisme imaginaire conduit à un anthropomorphisme marqué. Pour Alex d'« Arbre et sens », « *l'hêtre c'est un être avec qui on parle* », l'arbre devient le confident comme dans *Mon bel oranger* de José Mauro de Vascaulos. Dans la pratique Nadine pense régresser car pendue à sa corde elle s'assimile à un fœtus et le houppier au ventre de sa mère.

Ces grimpeurs aiment grimper seul pour méditer comme les ermites dans leur tronc ou les druides. Ils recherchent des arbres « *vénérables* » par leur port et leur âge, situés sur des lieux

symboliques ou chargés d'histoires car la sensation de sérénité est décuplée. Après le temps physique et technique de la grimpe, ils aiment se poser longtemps car selon l'un d'entre eux « *la vie végétale nous donne la tranquillité du rythme lent* » et ils se nichent dans le creux d'une branche ou s'allongent dans un hamac. « *Auprès de mon arbre je vivais heureux jamais j'aurais dû m'éloigner d'un arbre* » chantait Brassens, ces paroles semblent guider les grimpeurs qui recherchent le contact le plus fréquent possible avec l'arbre pour éviter « *le mal de l'arbre* » et être en harmonie avec eux même. Les plus « ocnophiles » (M.Balint : 1959) préféreront le houppier, les autres le faite de l'arbre pour apprécier leur propre « *miniaturité* » et sentir l'élévation « *Hommes, cimes et dieux* » (Samivel, 1973).

La grimpe d'arbre permet la rencontre « mal partie » entre la force onirique du nid et son vécu très concret. Avec ce nouveau loisir, dans l'arbre la valorisation humaine des images du nid apparaît moins absurde. Le nid peut se substituer au divan, les pratiques culturelles dites « psychologisantes » trouvant dans l'arbre un lieu favorable à leur expression.

CONCLUSION

La lecture de ce loisir contemporain, sous l'angle de pratiques culturelles traditionnelles nous apparaît très fructueuse car elle permet de distinguer les pratiquants selon un mobile incident.

Il apparaît une corrélation sous jacente entre un groupe caractérisé par un mobile dominant de grimpe d'arbre lié à leur caractéristique sociale, leur style de vie et une figure paradigmatique de lieu culturel. Sachant qu'il faut prendre la typologie pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un outil d'analyse et non pas un découpage de la réalité. Sachant aussi que ces catégories ne sont pas étanches, mais constituent des grilles de lecture des tendances fortes de mobiles d'engagement dans la pratique.

Conscients de leurs différences, et ne voulant se disperser, les principaux acteurs de l'activité ont cherché à rassembler tous les pratiquants en créant en 2007 la Fédération de grimpe d'arbre et d'activités associées.

Cette « culturalisation » de l'arbre par le biais de pratiques traditionnelles peut surprendre par sa variété. Mais les points de rencontre ne pouvaient qu'être nombreux, entre les vastes

possibilités naturelles d'accueil des arbres et la grande diversité sociale des pratiques culturelles.

Paradoxalement dans l'arbre, l'accueil de lieux culturels dans un cadre naturel peu orthodoxe s'opère sans perte de signification, bien au contraire les valeurs intrinsèques de l'arbre et de l'activité culturelle en sont renforcées.

Avec notre étude, il nous apparaît que les pratiques culturelles traditionnelles semblent consubstantielles de cette nouvelle activité de pleine nature et lui donnent un ancrage sociohistorique qui permet de relativiser le phénomène de nouveauté sociale pour ce loisir contemporain.

Références bibliographiques

- BACHELARD Gaston, 1943, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti
- BACHELARD Gaston, 1957, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF
- BALINT Michael. [1959], 1972, *Les voies de la régression*, trad., Paris, Payot
- BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, Paris, Seuil
- BAUBY F, 2004, *Mémoires de Guinguettes*, Paris, Omnibus
- BOYLE TC, [2000], 2001, *Les amis de la terre*, trad., Paris, Grasset
- CALVINO Italo [1957], 1959, *Le Baron perché*, trad., Paris, Editions du Seuil
- CAPOTE Truman, [1951], 1952, *La harpe d'herbes*, trad., Paris, Gallimard
- DURAS Marguerite, 1954, *Des journées entières dans les arbres*, Paris, Gallimard
- EMERSON Ralph, [1836], 2004, *La Nature*, Paris, Edition Alia
- HALLE Francis, 2000, *Le Radeau des cimes*, Paris, Lattes
- HARISSON Robert, 1992, *Forêts, essai sur l'imaginaire occidental*, Paris, Flammarion
- HEBERT Georges, 1943, *l'Education physique et morale par la méthode naturelle*, tome III, fascicule 2, techniques des exercices de Grimper, Paris, Vuibert.,
- KILEY Dan [1983], 1985, *Le syndrome de Peter pan*, trad., Paris, Robert Laffont
- LEWIS Roy, [1960], 1990, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, trad., Arles, Actes Sud
- LONDON Jack [1907], 2002, *Avant Adam*, Phebus Libretto
- MAUSS Marcel, 1949, *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF
- PENONE Guiseppe, 2004, *Respirer l'ombre*, Paris, Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts,
- PERGAUD Louis, [1912], 1985, *La guerre des boutons*, Paris, Librairie Larousse
- POCIELLO Christian, 1994, *Sports et pouvoirs au XX siècle*, in JP Clement, J Defrance, C Pociello, Grenoble, PUG
- ROY Lewis, [1960], 1990, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Arles, Actes Sud
- SAMIVEL, 1973, *Hommes, cimes et dieu*, Paris, Arthaud
- THOREAU H.D, [1854], 1922, *Walden ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard
- VILLARET Sylvain, 2006, *Naturisme et éducation corporelle*, Paris, l'harmattan
- WYSS J.R [1812], *Les Robinsons suisses*